

VOLTAIRE ET LES GONCOURT : DEUX VISIONS DU SIÈCLE DE LOUIS XV

Robert Kopp
Université de Bâle

Durant tout le XIX^e siècle, les ennemis de Voltaire ont été aussi nombreux que ses admirateurs. Parmi ceux-ci figurent la plupart des auteurs qui se réclament de l'héritage des Lumières, voire de la Révolution ; parmi ceux-là, nombre de romantiques, de symbolistes et, bien entendu, les auteurs catholiques : Musset, Gautier, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Louis Veuillot, entre autres. Il faut ajouter à cette liste les frères Goncourt. À leurs yeux, Voltaire était le symbole même, le porte-drapeau de tout ce qu'ils détestaient dans la France de leur temps : l'anticléricalisme, l'utilitarisme, la libre pensée du bourgeois satisfait de lui-même. Voltaire, c'est M. Homais ou, selon une de leurs expressions favorites, un « Satan-Prudhomme », comme le rappelle à juste titre Raymond Trousson dans ses *Visages de Voltaire (XVIII^e-XIX^e siècles)*¹. Précisons que les Goncourt détestaient l'homme autant que son œuvre : « Voltaire ! Ce cœur sec, cet esprit furieux d'égoïsme, un avocat, non un apôtre ! Voltaire, le squelette du moi² ! ». Au cours d'un dîner chez Magny, le 28 mars 1863, « une grosse et grande discussion s'élève sur Voltaire » ; elle se termine par ce constat : « Mais qu'est-ce qui reste ? Son théâtre ? *Candide* ? C'est du La Fontaine prosé et du Rabelais écoulé » (t. I, p. 951).

Le ton est donné ; il ne varie pas tout au long du *Journal* et de la correspondance. Au moment du centenaire, en 1878, Edmond, resté veuf de son frère, se lamente encore :

Tout me désespère dans ce temps. Ce n'était pas assez que mon pays se mît en république, il fallait encore qu'il se plaçât sous l'invocation de Voltaire, cet historien prenant le mot d'ordre des chancelleries, ce bas flatteur des courtisanes

- 1 Paris, Champion, 2001, chap. 17, p. 367-375. L'expression qui a fourni à R. Trousson le titre de son chapitre figure dans le *Journal* des Goncourt, 27 septembre 1867, éd. Robert Ricatta, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2004, 3 vol., t. II, p. 111 (c'est à cette édition que nous renverrons désormais, tome et page). Voir également l'anthologie de textes critiques publiée par R. Trousson, *Voltaire. 1778-1878*, Paris, PUPS, coll. « Mémoire de la critique », 2008.
- 2 *Journal*, 26 juin 1859, éd. cit., t. I, p. 463.

de la cour, cet exploiteur de la sensibilité publique, ce roublard metteur en œuvre de l'actualité, ce poncif faiseur de tragédies, ce poète à la poésie de commis-voyageur de *La Pucelle*, ce lettré que je hais autant que j'aime Diderot. (11 avril 1878 ; t. 2, p. 775)

La cause est entendue. Revenons néanmoins sur cette animosité contre Voltaire pour la replacer dans son contexte. Nous essaierons ensuite de montrer que, nonobstant leurs différences, des écrivains qui se situent aux antipodes ont parfois des préoccupations communes. Dans le cas présent, elles concernent les méthodes d'investigation et de documentation en histoire. Ainsi, leurs visions du siècle de Louis XV, pour opposées qu'elles soient, s'éclairent mutuellement d'une lecture comparée.

70

Parmi les auteurs du passé cités dans le *Journal* des Goncourt, Voltaire occupe une place de choix : nous avons dénombré une cinquantaine de mentions, contre une vingtaine pour Rousseau (presque aussi détesté que son ennemi) et une trentaine pour Diderot (l'auteur du XVIII^e siècle le plus admiré par les deux frères). Seul le nom de Molière revient aussi souvent que celui de Voltaire et il est couvert des mêmes remarques ignominieuses. Cette omniprésence de Voltaire correspond à une certaine renaissance voltairienne sous la monarchie de Juillet et, surtout, sous le Second Empire. Elle fait suite à une relative éclipse de l'auteur de *La Pucelle* sous l'Empire et la Restauration. Grâce aux travaux d'André Billaz³, de Roland Mortier⁴, de Pierre Guiral⁵, entre autres, la courbe de la popularité de Voltaire tout au long du XIX^e siècle, le nombre de ses éditions et rééditions, l'attitude des grands écrivains – Chateaubriand, Stendhal, Barbey d'Aurevilly – à son égard, nous sont fort bien connus, même s'il reste d'importants domaines à explorer (comme Voltaire à l'école, par exemple). Rappelons seulement que, dans les discussions littéraires de la seconde moitié du XIX^e siècle, Voltaire est un sujet fréquent de controverses, tout comme Rousseau d'ailleurs. Ce sont des auteurs qui ne laissent jamais indifférent. Le *Journal* des Goncourt nous en fournit la preuve, s'il en fallait une. Lors des dîners chez Magny, Voltaire, plus que d'autres auteurs, fournit l'occasion d'empoignades violentes. La « grosse et grande discussion » sur Voltaire, le 28 mars 1863 n'est qu'une parmi d'autres⁶.

3 *Les Écrivains romantiques et Voltaire*, Lille, Atelier de reproduction des thèses, 1975, 2 vol.

4 « Voltaire et Rousseau au banc des accusés devant Mgr Frayssinous », dans *Voltaire et Rousseau en France et en Pologne*, Actes du colloque de Nieborow (octobre 1978), *Les Cahiers de Varsovie*, 10 (1982), p. 234-237.

5 « Quelques notes sur le retour en faveur de Voltaire sous le Second Empire », dans *Hommage au Doyen Étienne Gros*, Faculté des Lettres et Sciences humaines d'Aix-en-Provence, Gap, Imprimerie L. Jan, 1959, p. 193-204.

6 *Journal*, éd. cit., t. I, p. 951.

Sous la date du 14 septembre 1863, on relève : « Grande bataille autour de la mémoire de Voltaire » (t. I, p. 1006). Le seul auteur à susciter autant d'animosité chez les uns et de ferveur chez les autres est Homère. C'est à son propos que les Goncourt notent – avec ironie – qu'il est l'objet d'un véritable culte, d'une religion de substitution dans un siècle incrédule.

Toutefois, à propos de Voltaire, les Goncourt sont souvent seuls de leur avis, et se complaisent à l'être. Ils ont généralement contre eux Sainte-Beuve, Paul de Saint-Victor, parfois même Flaubert. Lors de la « grosse et grande discussion » du 28 mars 1863 : « Tout le monde nous tombe dessus et Sainte-Beuve, pour finir, s'écrie : "La France ne sera libre que quand Voltaire aura une statue sur la place Louis XV !" » (t. I, p. 951).

L'histoire de cette statue remonte aux années 1840 ; elle a été racontée en détail par Gabriel Monod et nous nous contenterons d'en rappeler l'essentiel⁷. À l'époque, l'Université avait été prise à partie par la presse catholique et les cours de Michelet et de Quinet menacés d'être suspendus. Le 20 juin 1844, une délégation de la jeunesse des écoles se rend chez Quinet et un projet de statues de Voltaire et de Rousseau, place du Panthéon, est lancé. Au mois d'août suivant, *Le Siècle* annonce à plusieurs reprises l'ouverture d'une souscription. Parmi les signataires de cet appel se trouvent Lamennais, Vigny, Lamartine, Berlioz, Scribe. Le 31 août, Michelet publie une lettre ouverte dans *Le Siècle* :

Voltaire n'est pas seulement un écrivain, un poète, le premier de nos prosateurs ; c'est un historien, un politique, un moraliste, un économiste, un physicien, etc. Il a touché avec bonheur aux branches les plus diverses de la science. [...] Il n'est pas moins qu'une révolution sous forme humaine, un siècle et davantage, l'expression des trois siècles précédents, leur résultat, leur extrême conséquence... Regardez bien... N'apercevez-vous pas, au fond du xv^e siècle, ce flot qui vient si vite à nous ? Comme il monte ! comme il grossit !... Un flot ? Je me trompais, c'est un tourbillon de lumière et de chaleur ; il se fait homme, c'est Voltaire ! Tout le mouvement de la presse dans un homme ! C'est un moment unique dans l'histoire ; rien de tel avant, rien après⁸ !

Nous sommes aux antipodes des Goncourt.

L'affaire de la statue fit long feu. Elle ressurgit au début de 1867, l'année de l'Exposition universelle et du début de l'Empire libéral. *Le Siècle* relance une souscription. Un comité se constitue, où l'on retrouve Michelet, Littré, Quinet, auxquels se sont joints Mérimée, Ponsard, Renan, Sainte-Beuve, Victor Hugo.

7 Voir G. Monod, « La statue de Voltaire et de Rousseau », *Le Censeur politique et littéraire*, 9 mars 1907, 2^e année, p. 289-292.

8 J. Michelet, *Journal*, 28 août 1844, éd. P. Viallaneix, Paris, Gallimard, 1959-1962, 2 vol., t. I, p. 576 et 878-879.

Aussitôt, une polémique surgit. *Le Pays* – qui compte parmi ses collaborateurs réguliers Barbey d'Aureville – s'étonne des honneurs rendus à un « mauvais Français » et *La Gazette de France* dit son dégoût d'un Voltaire « précurseur des Franco-Prussiens d'aujourd'hui ».

Les Goncourt se font l'écho de ces discussions. Statue pour statue, ils se demandent s'ils ne préfèrent pas la colonne de l'Immaculée Conception – érigée en dogme le 8 décembre 1854 – sur la place d'Espagne à Rome, à un monument consacré à Voltaire : « Je ne sais lequel des deux me semble le plus abaissant pour la dignité de la raison de l'homme », le culte pour les statues ne faisant qu'illustrer « l'idolâtrie », qui est hélas ! « le fond de l'humanité »⁹. Quant à l'Exposition universelle qui, du 1^{er} avril au 31 octobre 1867, attira onze millions de visiteurs, elle ne représente que le dernier coup de « l'américanisation de la France, l'industrie primant l'art, la batteuse à vapeur rognant la place du tableau, les pots de chambre à couvert et les statues à l'air – en un mot, la Fédération de la Matière » (16 janvier 1867 ; t. II, p. 64). Baudelaire n'avait pas dit autre chose lorsqu'il dénonçait l'art industriel, célébré à l'occasion de l'Exposition universelle de 1855, au nom de la nouvelle religion du Progrès. C'est que les Goncourt, tout comme Baudelaire, font partie de ces antimodernes étudiés par Antoine Compagnon¹⁰. Il n'y a guère que Théophile Gautier pour se ranger à l'avis des Goncourt : « Quant à moi, dit Gautier de Voltaire, je ne puis pas le sentir, je le trouve *prêtreux* : c'est un calotin, c'est le Prudhomme du déisme¹¹ ». « Prêtreux », « calotin », nombreuses sont les appréciations analogues dans le *Journal* : Voltaire, « le dernier représentant de la littérature jésuite » (15 mars 1867 ; t. II, p. 69).

L'association avec Prudhomme est fréquente, le personnage de Monnier incarnant, dès la monarchie de Juillet et, surtout, sous le Second Empire, le bourgeois niais, conformiste et sentencieux, empressé de coller à l'évolution du siècle. Pour Gautier, Baudelaire et les Goncourt, c'est l'injure suprême. Prudhomme, c'est le contraire de l'artiste. L'insulte se décline également au féminin. Les Goncourt, à la fin des années 1850, avaient formé le projet d'un livre satirique sur « la jeune bourgeoise » ; ils pensaient y faire figurer « un type nouveau et répandu » de jeune fille : Mlle Prudhomme (26 mars 1858 ; t. I, p. 338).

Chez les Goncourt – contrairement à d'autres auteurs –, la détestation de Voltaire va de pair avec la détestation de Rousseau, autre fauteur de la Révolution et l'inspirateur de Robespierre (« le fils de Rousseau, ce serpent à lunettes »,

9 *Journal*, 8 avril 1867, éd. cit., t. II, p. 74.

10 A. Compagnon, *Les Antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, 2005.

11 *Journal*, 24 août 1860, éd. cit., t. I, p. 593.

7 juillet 1858 ; t. I, p. 369). Rousseau, comme Voltaire, est un promoteur de l'esprit égalitaire : « La République, ce mensonge de la fraternité universelle des hommes, est la plus anti-naturelle des utopies » (2 février 1869 ; t. II, p. 197).

Pas favorables à l'instruction des masses – point sur lequel les Goncourt, sans s'en apercevoir, rejoignent Voltaire –, les deux frères jugent ridicules les thèses des *Discours*, et contradictoires : « Ce qu'il y a de curieux, c'est que tous les républicains sont plus ou moins fils des doctrines de Rousseau, de la théorie de l'homme bon à l'état de nature, mais déformé moralement par la civilisation – et que tous, ils travaillent à l'éduquer, à le civiliser » (13 décembre 1858 ; t. I, p. 429). Mêmes sarcasmes à l'égard du *Contrat social* : « Point de pire condition que d'être le fils d'un philanthrope, d'un républicain. Voyez le fils de Mirabeau, l'*Ami des hommes* ; voyez les enfants de Rousseau » (26 avril 1860 ; t. I, p. 558-559), parmi lesquels Michelet, à qui ils reprochent plus d'une fois d'avoir exalté « cette âme de valet ».

Ces jugements, il faudrait les compléter afin de dessiner une sorte de géographie intellectuelle des Goncourt. On découvrirait ainsi que, parmi les précurseurs de Voltaire (et de Rousseau), ils rangent Molière ; que parmi ses descendants, ils s'en prennent volontiers à Béranger (qui fut aussi une des bêtes noires de Baudelaire). On opposerait aux jugements négatifs les appréciations positives. À Molière, les Goncourt opposent systématiquement La Bruyère qu'ils tiennent pour le plus grand écrivain de son temps, si ce n'est de tous les temps. Et à Voltaire et Rousseau, ils préfèrent Diderot, « l'Homère de la pensée moderne » (13 avril 1858 ; t. I, p. 343), injustement considéré comme un auteur de second ordre. Au moment où les historiens de la littérature – de La Harpe à Taine, de Sainte-Beuve et Nisard à Brunetière et Faguet (« mes ennemis littéraires », 28 juin 1892 ; t. III, p. 736) – élaborent un canon qui est encore – ou déjà – celui du Lagarde et Michard des années 1960, les Goncourt proposent un canon radicalement différent. Ils voudraient d'abord se débarrasser de l'héritage antique, qui a fait un retour en force dès les années 1840¹², et ne retenir comme modèle que la littérature d'observation, représentée par La Bruyère, voire les études de cas, à l'instar du *Neveu de Rameau*. Ils se refusent à cette histoire nationale construite par le Second Empire et la Troisième République, car ils exècrent l'Empire et plus encore la République. La figure sur laquelle reposent ces deux régimes est le bourgeois, tourné vers des valeurs matérielles et pour qui l'art n'est qu'un ornement. Or, pour les Goncourt, fidèles au mythe de Chatterton, le bourgeois n'est pas seulement le contraire mais l'ennemi de l'artiste.

12 Voir notre étude « “Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?” : les Goncourt face à l'Antiquité classique », *Travaux de littérature*, 22 (2009), p. 61-77.

Parmi les nombreuses diatribes des Goncourt contre Voltaire, celle qui figure sous la date du 28 mars 1863 est particulièrement éclairante pour notre propos. Citant une nouvelle fois l'abbé Trublet, à leurs yeux le plus grand critique du XVIII^e siècle parce qu'il avait osé mettre La Bruyère au-dessus de Molière, ils font leur son opinion sur Voltaire : « C'est la perfection de la médiocrité » et d'ajouter : « Et nous le définissons de ce mot : "Un journaliste, rien de plus !" Son histoire ? Mais c'est le mensonge et le convenu de la vieille histoire, tué par la science et la conscience du XIX^e siècle. Thiers en descend et relève¹³ ». Peu de passages trahissent aussi évidemment les préjugés des Goncourt. Détestant les principes de 89, auxquels ils assimilent Voltaire, ils oublient qu'ils ont eux-mêmes été journalistes. Ce qui les conduit à méconnaître totalement la nouveauté de la méthode de Voltaire historien. Ce n'est pas Thiers qui descend de lui, mais eux qui en découlent. Ils semblent toutefois ignorer des textes comme les *Remarques sur l'histoire* (1742) ou les *Nouvelles considérations sur l'histoire* (1744). Ils y auraient trouvé quelques idées qui n'auraient pas été pour leur déplaire. Voltaire, pour commencer, ne recommande-t-il pas de s'intéresser à l'histoire moderne plutôt qu'à l'histoire ancienne ? Celle-ci relève plus de la fable que de l'histoire : « Est-il permis à un homme de bon sens, né dans le dix-huitième siècle, de nous parler sérieusement des oracles de Delphes¹⁴ ? ». L'histoire, pour Voltaire, commence avec l'imprimerie, pour les Goncourt avec la presse qui rend compte de la vie au jour le jour. « Je voudrais qu'on commençât une étude sérieuse de l'histoire au temps où elle devient véritablement intéressante pour nous : il me semble, que c'est vers la fin du quinzième siècle. L'imprimerie, qu'on invente en ce temps-là, commence à la rendre moins incertaine » (p. 161).

De même, pour les Goncourt, s'intéresser à l'Antiquité, c'est se satisfaire d'hypothèses et de suppositions, c'est « embrasser la nuée du Passé¹⁵ ». Seul les touche le passé récent, le XVIII^e siècle, d'où ils sont sortis et d'où est sortie leur époque. « Un siècle est tout près de nous », écrivent-ils dans la Préface à *La Femme au XVIII^e siècle* :

Ce siècle a engendré le nôtre. Il l'a porté et l'a formé. Ses traditions circulent, ses idées vivent, ses aspirations s'agitent, son génie lutte dans le monde contemporain. Toutes nos origines et tous nos caractères sont en lui : l'âge moderne est sorti de lui et date de lui. Il est une ère humaine, il est le siècle français par excellence¹⁶.

¹³ *Journal*, éd. cit., t. I, p. 951.

¹⁴ Voltaire, *Remarques sur l'histoire*, éd. M. Méricam-Bourdet, dans *Les Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, t. 28B, 2008, p. 160.

¹⁵ *Journal*, 13 mai 1862, éd. cit., t. I, p. 816.

¹⁶ *La Femme au XVIII^e siècle*, préface d'E. Badinter, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1982, p. 45.

Le XVIII^e siècle, pour les Goncourt, est à la fois la matrice du XIX^e siècle et son contraire. De la même manière, le siècle de Louis XIV, pour Voltaire, est la matrice du siècle de Louis XV et son contraire. Chacun a trouvé « le siècle français par excellence ».

Or, cette histoire moderne n'est parlante qu'à condition de s'intéresser à autre chose qu'à la seule histoire événementielle. Ainsi, Voltaire suggère d'étudier la démographie, l'économie, le développement des villes, les routes et les moyens de transport, les arts et les sciences. Malgré certaines critiques adressées au *Siècle de Louis XIV*, les historiens des *Annales* n'ont pas manqué de souligner combien Voltaire élargissait les perspectives de la recherche historique. Certes, Voltaire n'a pas renoncé à l'événement, loin de là, mais par sa critique des sources et des traditions constituant l'événement, ainsi que par la multiplication des perspectives, il a jeté les bases d'une histoire moderne¹⁷.

On dira la même chose des Goncourt, qui se sont davantage tournés vers l'histoire sociale et l'histoire de la vie privée. Évoquant dans la Préface à la première édition des *Maîtresses de Louis XV* (1860) les pratiques historiques successives, ils notent : « Fabuleuse avec Hérodote, oratoire avec Thucydide et Tite-Live, elle est humaine avec Tacite. L'Histoire humaine, voilà l'Histoire moderne ; l'histoire sociale, voilà la dernière expression de cette histoire¹⁸ ». D'où leur intérêt pour l'histoire des mœurs, écrite à partir de journaux intimes, de correspondances, de livres de raison et de comptes, de gravures de mode, de chiffons, de bibelots¹⁹. D'où leur intérêt, aussi, pour le détail significatif, voire l'anecdote. C'est elle qui rend au récit historique sa vivacité et sa profondeur : « L'anecdote est l'indiscrétion de l'histoire. C'est Clio à son petit lever », écrivent-ils au début de leur étude sur Bachaumont, l'auteur des *Mémoires secrets*, un de leurs grands modèles²⁰. Ils voudraient même faire de l'anecdote une véritable source pour l'histoire. Elle est l'équivalent du bibelot ; ce que l'objet apporte à la connaissance de la vie quotidienne, l'anecdote l'apporte à la connaissance des mentalités, des idées, des sensibilités. « L'anecdote, c'est la boutique à un sou de l'Histoire²¹ ».

Elle se penche pour mieux entendre, elle monte sur les chaises pour mieux voir, elle est dans les coulisses, elle voit allumer les chandelles de toutes les

17 C'est ainsi que Jacques Le Goff le fait figurer dans sa *Nouvelle histoire*, Paris, Éditions Complexe, 2006, p. 47.

18 *Les Maîtresses de Louis XV et autres portraits de femmes*, éd. R. Kopp, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2003, p. 14.

19 Le *Journal* permet d'étudier la documentation des Goncourt ; y abondent des passages comme celui-ci : « Dans ce moment, nous achetons force mémoires, correspondances, autobiographies, tous documents d'humanité : le charnier de la vérité » (éd. citée, t. II, p. 68).

20 *Portraits intimes du XVIII^e siècle*, Paris, Dentu, 1857-1858, 2 vol., t. I, p. 7.

21 *Idées et Sensations*, nouvelle édition, Paris, Charpentier, 1877, p. 13.

tragédies ; elle entre partout, elle lève tous les toits ; elle sait le dessous des masques, le dessous des cartes, le dedans des alcôves ; elle est accueillie partout, parce qu'elle est une médisance ; elle est une puissance déjà, parce qu'elle sera la Presse²².

Cet intérêt pour l'anecdote, Voltaire l'avait déjà. « Particularités et anecdotes du règne de Louis XIV », tel est le titre du chapitre 25 du *Siècle de Louis XIV*, qui se poursuit à travers trois autres chapitres. Certes, Voltaire n'accueille les anecdotes qu'avec prudence ; il se méfie des on-dit ; les mémoires secrets lui paraissent souvent entachés de partialité. Il n'empêche que c'est grâce aux mémorialistes qu'il réussit à ébaucher une sorte de vie privée de la cour de Versailles.

76

Le goût de l'anecdote, les Goncourt l'avaient acquis dès le début de leur carrière, comme journalistes. C'est dans *L'Éclair* et dans *Paris*, deux petites feuilles illustrées, fondées par leur cousin Pierre-Charles de Villedeuil sur le modèle du *Charivari* de Philipon et de Daumier, qu'ils avaient publié leurs premières chroniques de la vie parisienne, des pochades, des choses vues, réunies plus tard en volumes (*Mystères des théâtres*, 1852 ; *Une voiture de masques*, 1856), ce qui prouve que ces textes ne sont pas dénués de prétention littéraire. C'est en journalistes, aussi, que les Goncourt abordent l'histoire, à travers la mode des « physiologies » (la lorette, le voyou) et d'un recueil tel *Les Français peints par eux-mêmes*, vaste série de portraits de genre, publiés entre 1839 et 1842 en cent vingt-deux livraisons avant d'être réunis en dix volumes. Dans sa Préface à cette « encyclopédie morale du XIX^e siècle », Jules Janin place toute l'entreprise sous le patronage de Molière et de La Bruyère :

Les historiens, oubliant l'espèce humaine, se sont amusés à raconter des sièges, des batailles, des villes prises et renversées, des traités de paix ou de guerre, toutes sortes de choses, sanglantes et futiles ; ils ont dit comment se battaient les hommes et non pas comment ils vivaient ; ils ont décrit avec le plus grand soin leurs armures, sans s'inquiéter de leur manteau de chaque jour ; ils se sont occupés des lois, non pas des mœurs ; ils ont tant fait, que c'est presque en pure perte que ces misérables sept mille années que nous comptons depuis qu'il y a des hommes en société ont été dépensées pour l'observation et pour l'histoire des mœurs. En effet, comptez donc combien peu de moralistes ont daigné entrer dans ces simples détails de la vie de chaque jour²³.

²² *Portraits intimes du XVIII^e siècle*, op. cit., t. I, p. 51-52.

²³ *Les Français peints par eux-mêmes*, Paris, Curmer, 1840, t. I, p. IV ; voir la réédition dans la collection « Omnibus », 2003-2004, 2 vol., t. I, p. 10.

C'est déjà le programme d'une histoire de la vie privée, telle que Balzac la donnera dans *La Comédie humaine*, dont l'assemblage et la Préface sont exactement contemporains. Comme les historiens dédaignent l'histoire contemporaine, les romanciers s'en chargeront. Le roman sera l'histoire du présent.

Parmi leurs tout premiers projets d'une histoire de la vie privée, les Goncourt annoncent – sur la couverture de *La Lorette* (1853) – une *Histoire du plaisir sous la Terreur*. Le *Journal* laisse penser qu'il devait s'agir d'une histoire du Palais-Royal pendant la Révolution. L'histoire politique de ce qui pour eux représentait la catastrophe majeure de l'époque moderne aurait été faite maintes fois ; restait à faire l'histoire de la vie quotidienne de cette période agitée. D'où une *Histoire de la société française pendant la Révolution* en 1854, suivie, en 1855, d'une *Histoire de la société française sous le Directoire*²⁴.

Il serait exagéré de dire que Voltaire a précédé les Goncourt dans cette voie dans *Le Siècle de Louis XIV* et dans le *Précis du siècle de Louis XV*. En revanche, il y aurait lieu de réunir, dans une anthologie thématique, les nombreux textes qui, tout au long de la correspondance de Voltaire, relèvent de l'histoire des mœurs contemporaines. C'est là, plus encore que dans ses textes historiques, que l'écrivain donne la mesure de son talent d'observateur, prouve l'acuité de son regard et son sens du détail révélateur ou de l'anecdote significative.

Pour les Goncourt, en revanche, Voltaire était l'incarnation même du XVIII^e siècle qu'ils abhorraient : anti-cléricalisation, anti-monarchisme, esprit bourgeois, attitudes qui poussaient à la Révolution et faisaient le lit de M. Homais. Comme auteur de tragédies, Voltaire appartient au passé ; le genre en cinq actes et en vers a fait son temps. Comme poète, il s'est couvert de ridicule par des tentatives du genre de *La Pucelle*. Reste le conteur, et encore : seul *Candide* a survécu et il n'égale pas *Le Neveu de Rameau*.

Cette attitude négative a empêché les Goncourt d'être attentifs à sa méthode historique, pourtant assez proche de la leur. Sans doute n'ont-ils pas lu de très près ses œuvres historiques. Les époques sur lesquelles se concentrait l'attention de Voltaire n'étaient pas celles qui les intéressaient le plus. Pour Voltaire, le Grand Siècle est incontestablement celui de Louis XIV. Pour les Goncourt, en revanche, c'est celui de Louis XV. À comparer les études que Voltaire a consacrées à chacune de ces périodes, on a l'impression que le *Précis du siècle de Louis XV* est avant tout un faire-valoir du *Siècle de Louis XIV*. À en croire ses déclarations répétées, il s'agit bien, à ses yeux, du « siècle le plus glorieux

24 Voir Jean-Paul Clément, « Les Goncourt historiens du Directoire », *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, 12 (2005), p. 79-90.

à l'esprit humain²⁵ ». Pour Voltaire, Louis XIV est le fondateur de la France moderne : il a eu raison de la Fronde, il a réformé les finances du royaume, ainsi que la justice, il a fondé les industries royales, favorisé les exportations et le commerce lointain, amélioré les voies de communication, l'hygiène dans les villes, fondé l'Académie des sciences, l'Académie des beaux-arts, l'Académie de France à Rome. Plutôt que de célébrer le chef militaire, Voltaire met en avant l'administrateur. Sans taire certaines erreurs dramatiques, comme la révocation de l'édit de Nantes, exilant une grande partie des élites (juristes, médecins, banquiers, négociants). Dans presque tous les domaines, l'époque de Louis XIV, aux yeux de Voltaire, l'emporte sur celle de son arrière-petit-fils, y compris dans celui des lettres et des arts. La cour, à l'époque, ne s'y est pas trompée ; elle n'a rien fait pour favoriser la carrière du *Précis*, bien au contraire.

78

Pour les Goncourt, l'opposition entre le passé et le présent est la même : leur XVIII^e siècle est l'exact contraire du XIX^e siècle dans lequel ils vivent : « Ce temps nous lève le cœur. Il nous semble que nous soyons exilés chez nos contemporains²⁶ ». Certes, Voltaire ne se plaindra pas de vivre dans un « siècle de fer » qui, du point de vue du progrès matériel, l'emporte sur tous les âges d'or. Il n'empêche que, dans le dernier chapitre du *Précis*, le terme de *décadence* apparaît presque à chaque fois qu'il s'agit de mesurer l'époque de Louis XV à celle de Louis XIV, notamment dans le domaine des lettres :

On a beaucoup écrit dans ce siècle ; on avait du génie dans l'autre. La langue fut portée, sous Louis XIV, au plus haut point de perfection dans tous les genres, non pas en employant des termes nouveaux, inutiles, mais en se servant avec art de tous les mots nécessaires qui étaient en usage. Il est à craindre aujourd'hui que cette belle langue ne dégénère, par cette malheureuse facilité d'écrire que le siècle passé a donnée aux siècles suivants ; car les modèles produisent une foule d'imitateurs cherchant toujours à mettre en paroles ce qui leur manque en génie²⁷.

À chaque fois, la comparaison tourne à l'avantage du siècle de Louis XIV, même si, par ailleurs, il est possible d'enregistrer quelques « progrès de l'esprit humain dans le siècle de Louis XV », selon les termes du dernier chapitre de l'ouvrage.

Exalter le siècle de Louis XIV, pour Voltaire, est un exercice d'admiration. Les Goncourt, eux, se réfugient dans le XVIII^e siècle pour fuir le leur. Certes,

25 Voir la lettre à l'abbé Dubos du 30 octobre 1738, qui servira plus tard de préface au *Siècle de Louis XIV*, dans *Œuvres historiques*, éd. R. Pomeau, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 605.

26 *Journal*, 26 juin 1856, éd. cit., t. I, p. 463.

27 Voltaire, *Œuvres historiques*, éd. cit., p. 1570.

ils se veulent des Modernes. Par leurs « manies devenues des modes qui se répandent », par leurs « besoins physiques et moraux », ils se sentent de leur temps « plus que personne »²⁸. Mais par un contraste singulier, ils se sentent aussi fortement d'un autre temps : « Nous tenons par des liens secrets à la tradition d'autres mœurs, aux principes d'une autre société » (8 janvier 1861 ; t. I, p. 658). Cette autre société, qu'ils estimaient être la leur, avait pourtant été détruite bien avant leur naissance par la Révolution française et donc par Voltaire fauteur, avec Rousseau, de cette Révolution. Or, les Goncourt se sentent comme des victimes directes de la Révolution : « Nous, la Révolution nous a passé sur le corps. Il nous semble, quand nous nous tâtons à fond, être des émigrés du XVIII^e siècle » (14 décembre 1862 ; t. I, p. 905). Des émigrés qui, ne pouvant se réfugier dans le souvenir d'un monde qu'ils n'ont pas connu, mais dans lequel ils auraient voulu vivre et dont ils se sentent comme chassés, construisent, à l'aide d'objets d'art, de documents, de textes littéraires, de bibelots, d'étoffes, un XVIII^e siècle imaginaire, dont ils font leur univers : « Nous sommes des contemporains déclassés de cette société raffinée, exquise, de délicatesse suprême, d'esprit enragé, de corruption adorable, la plus intelligente, la plus policée, la plus fleurie de belles façons, d'art, de volupté, de fantaisie, de caprice, la plus humaine, c'est-à-dire la plus éloignée de la nature, que le monde ait jamais eue » (14 décembre 1862 ; t. I, p. 905). Le XVIII^e siècle n'est pas seulement l'apogée de la civilisation française mais de la civilisation tout court. L'apogée et la fin, car les fondements de la monarchie absolue sont plus qu'ébranlés. Le climat est celui d'une fin de règne qu'ils comparent souvent à la décadence de l'empire romain. La meilleure expression de ce déclin, les Goncourt la trouvent dans les lettres, désabusées et souvent si noires, de Mme du Deffand et dans les tableaux de Watteau, empreints d'un charme mélancolique. Cythère est certes l'île de l'amour mais aussi, et surtout, l'île de la mort.

Autre grande différence entre les Goncourt et Voltaire : le XVIII^e siècle, pour les Goncourt, est le siècle de la femme. C'est sa grandeur, et sa limite : « La faiblesse de travail et d'idées du XVIII^e siècle vient de ce que toutes ses forces mâles, toute sa virilité de tête ont été à la femme. La grandeur et la tristesse de ce siècle-ci est de n'avoir plus tourné autour de la femme » (26 janvier 1865 ; t. I, p. 1133). Aussi les Goncourt n'écrivent-ils pas une histoire de Louis XV, mais des *Maîtresses de Louis XV*, des grandes actrices et des grandes courtisanes.

L'histoire nationale est faite de mythes, de symboles, d'étendards, d'épouvantails. Qui dit construction d'une histoire nationale dit recherche des origines. Et ces origines, il s'agit de les rendre visibles, tangibles : à travers

²⁸ *Journal*, 8 janvier 1861, éd. cit., t. I, p. 658.

des monuments et des statues, à travers des éditions monumentales statufiant les grands auteurs, à travers la constitution de listes d'auteurs canoniques. Les Goncourt aussi construisent un mythe des origines. Traditionnellement – et Voltaire ne s'est pas opposé à cette tradition –, les origines des arts et des lettres sont à chercher dans l'Antiquité gréco-latine. Or, les Goncourt la remplacent par le XVIII^e siècle, non pas celui des Lumières, mais celui d'une société extrêmement raffinée et cultivée, non-conformiste et désirant faire de la vie une œuvre d'art. Ce XVIII^e siècle aristocratique est le miroir inversé du XIX^e siècle démocratique, pourtant issu du XVIII^e siècle, mais du mauvais XVIII^e siècle. Chacun, Voltaire et les Goncourt, propose un modèle de civilisation. Celui des Goncourt est pensé contre leur époque et contre la France de Voltaire. « Je m'ennuie en France, surtout parce que tout le monde y ressemble à Voltaire » : les Goncourt auraient pu faire leur cette sortie de Baudelaire²⁹. Au moment où le roman national assigne à chacun des personnages la place qui sera la sienne dans les lettres, les arts, la politique, les sciences, les Goncourt proposent une liste d'auteurs que le canon officiel n'a pas retenus parmi les valeurs classiques. Par leur fronde, ils dénoncent le culturellement correct dont nous souffrons tous³⁰.

80

29 Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*, dans *Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1975, p. 687.

30 Voir Milan Kundera, « Les listes noires ou *divertimento* en hommage à Anatole France », dans *Une rencontre*, Paris, Gallimard, 2009, p. 55-76, ainsi que Claude Habib, « Les listes noires ou le tort des salons », *Commentaires*, 127 (automne 2009), p. 619-629.